



ma mère, ma morte

Jean-Simon DesRochers

Numéro 10, 2022

Des fées aux pleureuses : les figures de l'accompagnement, du berceau au tombeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1097839ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1097839ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de langue française (Université de Montréal)

ISSN

2369-3045 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

DesRochers, J.-S. (2022). ma mère, ma morte. *MuseMedusa*, (10).
<https://doi.org/10.7202/1097839ar>

© Jean-Simon DesRochers, 2022



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ma mère, ma morte

poèmes

Jean-Simon DesRochers

Mots-clés : Création, Poésie, Deuil, Mère, Mémoire, Care, Queer, Dépression, Solitude,
Héritage

Keywords: Creation, Poetry, Mourning, Mother, Memory, Care, Queer, Depression,
Solitude, Inheritance

mars a duré quatre ans ma mère, ma morte et
me voilà usé comme le blanc souvenir de ta
main dans la mienne

bras repliés, respiration roulante, yeux clos sans
mirages, ton corps patient au bord du vide m'a
nargué à la moindre insomnie, tu sais, j'ai tant
vieilli

je pratique l'hygiène du deuil, ma mère, j'habite
la vapeur acide de ton absence, à nouveau, je
fréquente l'image de tes poings affrontant la
terre, le ciel, sa perte

mon visage porte tes rides avec une grise
élégance, ton héritage, un orgueil miroir aux
reflets qui s'insultent

quatre ans le cœur dans un étui et j'ignore
comment revenir : je n'ai plus l'alibi de la
jeunesse ni la dignité du mourant, je n'ai que
doute et honte et trop peu d'épaules à offrir

longtemps j'ai réparé l'avenir : ta fin, je l'avais
écrite, souhaitant faire du réel une langue, un
ennemi à la mesure de ma faiblesse, un jardin où
le sens m'aurait berné

je me suis parfois réfugié à l'intérieur de mon
nom, il existe plus que moi, il cultive mes
punitives par la mémoire, les erreurs qui m'ont
contraint à rêver seul

encore j'hésite et récolte de courtes phrases,
racines de roches prêtes à exciter la chute – je
me saisis d'un mot, jamais le bon, jamais assez
féroce pour contrer la parole, son piétinement
d'enfant gâté – tu m'excuseras, je m'en remets
à des symboles surannés, épuisé d'être l'ultime
gardien de ton silence

quatre ans de mars ma mère, ma morte, je
n'attends rien du printemps, je déteste sa boue
comme sa poussière, je suis une rumeur
d'automne clouée aux arbres noirs dans la
blancheur de l'air

un tournis à la fois, j'ai appris à m'effacer, à
m'asseoir en moi, à devenir le clandestin qui se
nourrit de sel et d'injures

ma gestation perpétuelle, quatre murs et autant
d'années, traître garçon cracheur de promesses,
étranglé là, au fond du cachot qui était, je l'ai
cru, ma dernière tête

le déni a couvert mes yeux de braises, m'a
bercé, m'a menti : c'est là ton legs, ta robe
portée en secret, une pensée bleu et rose,
aveugle aux utopies du couchant

